

Françoise Hàn, *Ce pli ouvert* suivi de *Sans fragment de bleu*, Encre de Jean-Michel Marchetti Ed. Jacques Brémond 2016

Ce livre, d'une remarquable facture, comporte deux cycles de poèmes de Françoise Hàn - peut-être parmi les plus forts qu'elle ait écrits - accompagnés des très belles encre de Jean-Michel Marchetti. Les poèmes couvrent une période de quatorze ans, de 2000 à 2014.

Françoise Hàn s'y penche à la fois sur l'énigme du monde et sur ce qui l'éclaire, ou du moins ce qu'on en sait grâce aux travaux de scientifiques de haut niveau, astrophysiciens, biologistes, paléontologues, géologues...

Dans cette quête d'un monde envisagé dans sa globalité et dans sa singularité, Françoise Hàn – qui aurait aimé, si le budget familial le lui avait permis, faire des études scientifiques, devenir peut-être astrophysicienne - œuvre quasiment en scientifique autant que poète, avec des interrogations d'une intuition fulgurante comme dans le poème intitulé *Par les champs aphasiques : terre sans chemins / boules de terre [...] la mort ne s'y montrait pas / elle venait d'un bond silencieux / par l'herbe et les fourrés [...] comment germe la pensée / dans quelle terre meuble / une graine tombée au hasard... ?*

Mais ce qui est le plus remarquable chez elle, c'est qu'elle parvient à nous faire ressentir ce monde dans son étendue tant géographique que temporelle - des premiers temps de l'humanité, dont les grottes de Lascaux, Chauvet et autres nous restituent quelques merveilles, au temps présent et sa projection dans l'avenir - tout en en préservant l'énigme, mieux, la touchant de son doigt infiniment léger et profond de poète. Pas l'ombre de didactisme, dans ces textes, juste un souci absolu de la vérité lié à la conscience des limites humaines.

*Langage [...] a saisi les choses qui toujours fuient et se dispersent [...] A dégagé le noyau enfoui [...] Nous a guidés hors des champs aphasiques [...] Et tout ce chaos devient soudain dans une lumière neuve, l'ébauche d'un cosmos [...] les galaxies par-delà les galaxies, l'invention de l'amour par-delà les accouplements [...] la liberté du poème par-delà la blessure*

Ces mots résument le projet, ambitieux, de l'auteur dont on mesure l'accomplissement au cours de la lecture, un projet dans lequel le langage - ni descriptif, ni explicatif - a sa part de création face au monde et à ceux qui le peuplent : *un mot brille pour chaque chose [...] celles qu'on prend avec soi / celles surtout qu'on ne peut déraciner et qu'on emporte dans leur nom*. Des mots qui pourraient constituer une très jolie définition de ce qu'est la poésie.

Le langage, pour la poète, est ce qui nous a créés, ce qui nous crée : *nous avons cessé d'être remplis d'ombre quand furent échangés les premiers mots [...] nos voix dans la*

*clairière [...] leur vibration presque éteinte [...] fait monter le poème incandescent dans le langage refroidi*

Un langage qui - comme elle le constate en témoin implacablement lucide de notre humanité - cède peu à peu à la folie des images : un aujourd'hui au quadrillage *de plus en plus intense [...] devant nous un écran géant / nous leurre de ses images sans trêves.*

Car si les mots nous éclairent, que peuvent-ils face au pauvre état du monde, celui qui est dans toutes les mémoires, dans son horreur, celui que nous avons sous les yeux.

Françoise Hân n'est pas un poète abstrait. Au-delà de son intérêt pour chaque bribe du monde dans sa totalité, sa conscience de ce qui se passe non loin de nous est constante, et tout autant la conscience de la responsabilité qui nous incombe.

*serrés les uns les autres / dans un camp où l'eau manque / sur quoi nous taisons-nous / les uns contre les autres Quel dialogue, ou encore peut-être / avons-nous vécu sans attention / cette centaine de millénaires.../sans rien voir au dehors...Peut-être*

L'humain déçoit, dans son impuissance.

*Sommes-nous bien les fugitifs de cet antre où le temps s'est fossilisé sous la voûte ? [...] Les événements sur nous tombent, décharges de gravats, parfois aussi feuilles mortes.*

Mais, heureusement, demeure

*le poème [...] léger brouillage [...] crevasses dans l'écorce [...] L'avenir / est dans les mains qui l'écrivent / sans le savoir.*

Le poème et ses prémonitions, comme ce texte, poignant, intitulé *Cassure* :

*Le bruit du siècle fracassé / à son tour devient écho fossile[...] la journée avance [...] c'est de la terre qui sur nous retombe*

Lu aujourd'hui, en 2016, il nous frappe par sa double entrée, *écho fossile* se convertissant en sinistre présage face aux développements récents d'un monde en perdition :

Car la traversée du monde temporel et spatial par le poète est une traversée de l'homme et de

*ses ombres [...] la caméra / était bourrée d'explosifs [...] le panorama troué / de flaques de sang*

*Par dérision*

Hélas comment ne pas souscrire à la lucidité à toute épreuve de Françoise Hân, à l'œuvre ici,

*le présent coupé de l'avenir / éteint / Du passé reste un peu d'huile / sans mèche... Le temps s'est fossilisé ou encore, à cette constatation*

*un millénaire a commencé [...] avec ses guerres non déclarées [...] et ses victimes collatérales...*

Lucidité, justesse et pourtant aucun pessimisme de mauvais aloi. L'écriture est magnifique dans son humanité, juste désolée de ses constats, servie par une adéquation parfaite de la forme au fond. Lapidaire ici, onirique là, portée par un espoir mesuré en un siècle nouveau porteur *d'une histoire sans rêves fracassés / de nuits sans hurlements de sirène [...] cliché non développé,* la photographie sans illusion de cet espoir.

Ce qui impressionne dans ce livre de Françoise Hàn c'est aussi la virtuosité avec laquelle elle superpose avec un onirisme, qui ne trahit en rien la réalité scientifique, l'avant et l'après les plus lointains ; l'image traversant littéralement des années-lumière de vie et de non vie. Comme cela est perceptible dans le 4ème texte en prose qui précède les derniers poèmes de la Partie I intitulée *Ce Pli ouvert. La traversée où veut-elle atteindre ? Nous n'avons pas trouvé encore où situer les sources du temps.*

Les poèmes qui suivent manient la litote, témoignage de prudence lucide face à ce qui nous dépasse *Certains mots / au fil du temps [...] ne deviennent pas / épaves*  
*En dérive*

Ces mots décrivent le commencement des temps, des *éclats / mêlés de terre [...] fichés / dans les couches d'avant mémoire [...] Trouverait-on une ombre / imprimée là / celle d'une vie à naître / beaucoup plus tard.* Et un peu plus loin *Pas encore le récit / rien que le temps / peut-être aussi l'empreinte d'un poème* *Creuser*, un poème qui lutte contre le *mutisme*

Comment mieux dire l'intrication entre ce qui est (supposé être) dans la continuité de la vie et le langage qui en permet - mieux que la formulation - la quête.

Ce jeu de miroir - miroir du temps et de la vie que retrace l'écrit réduit parfois à l'état d'ombre, d'empreinte - opère sous nos yeux, dans une sorte de tremblement qui est à la fois celui de l'homme et celui de l'œuvre d'art, des grottes préhistoriques aux encres contemporaines, dont Jean-Michel Marchetti accompagne magnifiquement ici les textes et les poèmes : *Étendues mouvantes [...] poème émiété*

*En dérive II*

Ou encore

*La brisure des lignes [...] défait la nuit / ce qu'elle a tracé le jour / recompose au matin / une autre dispersion / parfois [...] nous ménage un peu de place* *Brisure - II*

Dans les extraits qui précèdent, on assiste au retour du *nous* plutôt rare chez Françoise Hàn - la discrétion même concernant une exposition personnelle, dans ses poèmes, de ce « je » qu'elle a si longtemps refusé. Un « nous » qui s'impose peu à peu dans le poème intitulé : *Nos déserts*, poème charnière, semble-t-il, de ce cycle, même si ce *nous* est précédé d'un prudent 'Parfois' : *Parfois nous entrons dans*

*un de nos mirages [...] une ville que nous avons dessinée / nous savons bien [...] nous parcourons le labyrinthe familier [...] nous nous retirons pour ne rien détruire / un jour nous irons plus loin / nous traversons nos miracles / que verrons-nous de l'autre côté*  
Véritable topographie de ce « nous » où se signe l'humain, le pauvre humain  
*nous n'avons pas trouvé le trésor caché / nous l'avons inventé afin qu'il demeure / dans ces apparences de pierre et que nous puissions revenir...*

Un « nous » absent des deux poèmes suivants, *La première déchirure*, qui explore *le vide* (qui) *semble parfois se craqueler* avant de redevenir *le vide / qui n'a pas de surface*, ce *manque, une plaie* au sein de cette *chose qui va naître*. *Le vide* qui dans le poème suivant, intitulé *Nos déserts II*, (le plus long poème du cycle I) prend le nom de *désert*, mais un désert étranger à tous les déserts connus, un désert *que nulle ombre ne peut marquer / où la vitesse de la lumière atteint / le seuil indépassable / de l'immobile...partout le tourment la terreur la torture*

Parfaite allitération qui frappe, comme un tambour, la *planète sur l'étal découpée au carré*, tandis que *le poème se fait dans la sciure / aussitôt balayée*.

Sort dérisoire du poème d'abord affirmé et aussitôt contredit par l'affirmation suivante

*Ecrire même sur le sable est nécessaire.*

On pense aux philosophes de la volonté et singulièrement à Schopenhauer pour qui "la volonté" « *...est une poussée aveugle, végétant sans but, se déchirant elle-même* » qui semble si juste s'agissant de cette écriture fragile, sans espoir, du poème condamné à *être effacé par le vent...évoquée* par Françoise Hân qui ajoute, non sans panache face à un univers qui se délite, ce vœu qui est profondément le sien, celui de l'astrophysicienne qu'elle aurait pu être dans une autre vie.

*Ecrire même si aucun appel / ne nous est parvenu encore d'une autre planète.*

Le *nous* réapparaît dans les deux derniers poèmes du cycle I. *Creuser – II* et avec lui l'affectif substitué à l'objectif- émouvant, mené par l'espoir fragile de trouver *l'image fixe / de l'étoile qui fut nôtre*, avant que cet espoir ne se trouve terrassé

*c'est en vain que nous creusons ce qui nous paraît être l'infini,*

puis émerge à nouveau, fragilisé par l'hypothétique peut-être *c'en est peut-être un versant.*

Mouvance des pensées, de l'espérance... Avec cette conclusion dans l'ultime poème de ce cycle : *Nous qui portons sur nos épaules / plus de cent mille ans d'avancée / dans notre histoire / nous croyons parfois entendre / le tintement dans la nuit des temps / des premières syllabes. Traversée*

*Sans Fragment de Bleu*, le 2ème et dernier cycle de poèmes du livre, est précédé par un vers de Mahmoud Darwich - un poète auquel Françoise Hân est attachée. À ce vers : *rêvant d'un poème bleu de deux vers*, la poète répond : *il n'y a plus de*

*poème bleu*, phrase dont l'ambivalence fait à la fois référence à la mort de Mahmoud Darwich en 2008 et au deuil plus intime de la poète qui signe ces textes.

Comme Françoise Hân le précise à la fin de ce livre dans sa Note bibliographique, le titre fait par ailleurs référence à deux de ses ouvrages précédents : *Lettre avec un fragment de bleu*, Ed. Jacques Brémond, 1996, et *Un été sans fin*, Ed. Jacques Brémond, 2008, un livre particulièrement poignant.

Si l'absent, jamais explicitement nommé, est bien celui auquel s'adresse la poète, il est, outre l'ami définitivement disparu, celui qui s'inscrit dans la chaîne des millénaires, avant même la naissance de l'homme. Ce qui ancre ici, aussi, la perspective de l'amour humain dans l'histoire de l'humanité, de la pré-humanité, de l'humanité future ( ?)

Le ton est donné immédiatement dans la première phrase :

*Je ne t'écirai plus jamais du présent, quand bien même je soulèverais des mondes.*

Des mondes emportés par le désastre de la séparation définitive :

*A quels replis de son aventure l'humanité va-t-elle à la dérive ? Dans quelle anfractuosité l'avenir ?*

*[...] Quelle ombre de toi projeter dans la déchirure du jour qui n'en finit pas de se déchirer, dans le chaos des mondes qui n'en finissent pas de se chercher ? (Chocs obscurs)*

Nul pessimisme, mais cette même lucidité à l'œuvre que dans le premier cycle *Demain / gisement d'incertitudes (Demain)*

Et cette façon inimitable qu'a la poète Françoise H n d'immerger son moi et le nôtre dans les aléas géologiques et historiques de l'humanité et de la pré-humanité, ainsi que dans leur projection dans un avenir tout sauf certain. Un ancrage qui la protège -elle et son œuvre- à jamais des dérives du narcissisme et de la psychologie, mais qui en fait aussi, on l'a vu, un inimitable témoin du présent, certains vers de ce cycle, comme ceux du poème commençant par *Le souvenir de nos paysages* pouvant être interprétés comme le témoignage subtil d'une histoire proche, réactivée, ou encore la prémonition d'un avenir guère plus réjouissant : *demain / gare désertée / en suspens / attendant que la traversent / des voyageurs en route vers un ailleurs / inimaginable / ou couloir aux portes numérotées / pour des errants assignés à résidence.*

La douleur caus e par l'absence est toujours là, pudiquement incarnée dans le poème commençant par *Depuis que la nuit est tombée sans crépuscule / Le poème est devenu l'ombre de ton absence / comme si ton absence pouvait tenir / sur une feuille de papier / de toutes parts elle déborde*

Ou encore, dans celui qui débute par *Temps béant où tu n'es plus [...] il n'y a plus que le bord indécis / entre hier brouillé et demain virtuel*

Tandis que dans le poème débutant par *Un mur aveugle m'interdit de te parler*, ces mots qui contractent le temps *et si maintenant je dis tu c'est à celui que tu étais /*

*il y a dix-huit mille ou trente-deux mille ans / à la lueur des torches* constituent une admirable trouvaille qui inscrit la mémoire dans la nuit des temps, avec dans les poèmes suivants un retour vers un instant vécu *Le regard que tu avais posé / sur un tableau de Guardi/est resté pris dans les lointains [...] sans doute la gondole passe/vers le Léthé...*

Ou encore, un peu plus loin, *Nous n'avons pas joué / pas lancé les dés contre l'autre*  
Reste pour la poète à *Ecrire dans l'espace-temps / incurvé par ta mort / la métamorphoser en constellation.*

Le poème se fait performatif pour dépasser la douleur juste humaine. Ce sont les constellations, l'univers, qui ont raison de nous. Ne pas se plaindre, jamais, se soumettre à ce qui nous dépasse. Ecrire, alors même que *Les premiers mots se sont perdus / les derniers mots n'ont pas été dits*

Il convient de remarquer que la distance que parcourt le poème et l'imagination de la poète Françoise Hàn est un personnage à part entière. Contemplée du dehors, d'un œil scientifique qui connaît les mystères qu'elle dissimule, elle se transforme tantôt en alliée - le poète ayant son mot à dire - révélant *les indices qui prennent sens*, tantôt en ennemie, distance inachevée, laissant libre jeu à l'absence. Car étrangement, chez Françoise Hàn, ce sont les éléments, constellations, pierres, rapports entre un temps et un autre, entre un lieu et un autre, qui sont incarnés, plus que les êtres vivants, sinon dans leur ombre, leur absence. Même si ces éléments sont en perte

*nous étions l'un à l'autre un espace à venir* (l'un à l'autre, pas l'un et l'autre), chacun de ce l'un et l'autre étant beaucoup moins important que le rapport qui les unit et les sépare. Même si ce *monde que nous avions rêvé./ Il a été jeté à la décharge* .

La dernière note de ce cycle est ambivalente. A la constatation cruelle *Si tu revenais de si loin / tu ne reconnaîtrais pas la porte, / si tu revenais*, ce serait dans un *paysage effondré*, succède l'espoir resurgissant d'un *soleil levant [...] qui pour toi [...] se hisserait*. Et cela parmi d'autres joyaux confère à ce cycle, au-delà de la douleur, mais aussi à ce livre, un aspect solaire.

**Brigitte Gyr**